

LE TIMIDE,

OU

LE NOUVEAU SÉDUCTEUR,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET XAVIER,

MUSIQUE DE M. AUBER;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 2 JUIN 1826.

.....
PRIX : 2 FR.
.....



A PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVART ST.-MARTIN, N^o 29,
VIS-A-VIS LA RUE DE LANGRY.

1826.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE SAUVRÉ, ancien militaire, tuteur d'Ernestine.

M. HUET.

MADAME D'HÉRANCY, jeune veuve, sœur d'Ernestine.

M^{me} PONCHARD.

SAINTE-ERNEST, colonel.

M. PONCHARD.

VALMONT, son cousin.

M^{me} LEMONNIER.

AMÉLIE, sœur de madame d'Hérancy.

M^{me} COLON.

ADRIENNE, femme-de-chambre de madame d'Hérancy.

M^{me} BOULANGER.



La scène se passe dans un château à trente lieues de Paris.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE TIMIDE ,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

.....

(Le théâtre représente un salon ; porte au fond donnant sur des jardins, deux latérales.)

SCENE PREMIERE.

MADAME D'HÉRANCY , ADRIENNE, AMÉLIE.

(Au lever du rideau madame d'Herancy et Amélie sont assises à gauche du théâtre et travaillent à différens ouvrages de femme ; Adrienne est à droite, travaillent aussi, mais se levant de temps en temps et venant près de ses maîtresses.)

INTRODUCTION.

TRIO.

MADAME D'HÉRANCY.

Des plaisirs de la campagne
Que mon cœur est enchanté !
Ici l'on n'a pour compagne
Que la douce liberté.

Ensemble.

AMÉLIE ET ADRIENNE.

Des plaisirs de la campagne
Mon cœur n'est pas enchanté :
Moi, déjà l'ennui me gagne,
C'en est fait de ma gaité.

MADAME D'HÉRANCY , à *Amélie qui est près d'elle.*

Achève ton récit ; en travaillant j'écoute :
Ce jeune homme charmant tu le connais sans doute ?

AMÉLIE.

Non, ma sœur, non vraiment, car il ne m'a parlé
 Qu'une fois dans un bal... et d'un air si troublé;
 Mais depuis, au spectacle ainsi qu'aux Tuileries,
 Il nous suivait toujours sans oser m'aborder;
 Son aspect est si doux, ses façons si polies!

ADRIENNE, *s'approchant.*

C'est quelque prétendu qui veut vous demander.

AMÉLIE.

Je l'aurais parié... Mais soudain, quel dommage!
 Ma sœur part pour sa terre, et l'on ne voit céans
 De spectacles... que dans les champs;

MADAME D'HÉRANCY, *souriant.*

De concerts que dans le bocage;

ADRIENNE, *montrant un livre qu'elle a dans la poche
 de son tablier.*

Et d'amour que dans les romans.

Ah!.. ah!..

ENSEMBLE.

MADAME D'HÉRANCY.

ADRIENNE ET AMÉLIE.

Quel plaisir que la campagne!	Quel plaisir que la campagne!
C'est charmant, en vérité;	C'est un séjour enchanté.
Ici l'on n'a pour compagne	Moi, l'air du pays me gagne,
Que la douce liberté.	C'en est fait de ma gaité.

MADAME D'HÉRANCY, *à Amélie.*

Allons, rassure-toi, ma chère:

Quand nous reviendrons à Paris,

De l'inconnu qui t'a su plaire

Je prétends m'informer auprès de nos amis.

AMÉLIE, *se levant.*

Quand nous irons à Paris...

MADAME D'HÉRANCY, *de même.*

Oui, vraiment:

L'hiver prochain.

AMÉLIE.

Et le printemps commence;

Que faire, hélas! en attendant?

ADRIENNE.

Afin de prendre patience ,
 Nous aurons dans ce vieux château
 Les caquets et la médisance ,
 Et le boston et le loto...
 Ah ! ah !...

ENSEMBLE.

ADRIENNE ET AMÉLIE.

MADAME D'HÉRANCY.

Quel plaisir que la campagne !
 C'est un séjour enchanté.
 Moi, l'air du pays me gagne,
 C'en est fait de ma gaité.

Quel plaisir que la campagne !
 C'est charmant, en vérité ;
 Ici l'on n'a pour compagne
 Que la douce liberté.

UN VALET, *annonçant.*

M. le vicomte de Sauvré !

MADAME D'HÉRANCY.

Notre cher tuteur, qu'il soit le bienvenu.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAUVRÉ.

MADAME D'HÉRANCY, *allant au-devant de lui.*

Savez-vous, mon cher vicomte, que c'est fort aimable
 à vous d'arriver d'aussi bonne heure... Vous venez, sans
 doute, nous demander à déjeuner.

M. DE SAUVRÉ, *lui baisant la main et embrassant
 Ernestine sur le front.*

Oui, vraiment ! après quinze jours d'absence mon
 premier devoir était de venir ici m'informer de la
 santé de mes aimables pupilles... d'ailleurs ma terre est
 si proche de la vôtre que c'est une promenade, (*les re-
 gardant.*) et une promenade que je fais souvent...

MADAME D'HÉRANCY.

Eh ! mais, je ne sais pas si ma sœur et moi devons
 vous en remercier... ce n'est pas par plaisir que vous

venez.... c'est par devoir.... vous vous croyez obligé de nous surveiller.

M. DE SAUVRÉ.

En effet, je suis un tuteur bien sévère, bien rigide ! j'ai passé ma vie à vous obéir et à vous demander des conseils.... et tout le temps que vous avez été ma pupille je puis dire que c'est moi qui ai été en tutelle ! On a voulu vous marier ; ce n'était pas mon avis, c'était le vôtre, et quoique ce parti me contrariât au dernier point.... je n'ai pas hasardé une objection et je vous ai répondu par mon refrain ordinaire : vous avez bien fait ! Vous devenez veuve ; vous désirez prendre avec vous votre jeune sœur qui était encore sous ma surveillance ; je m'empresse d'y consentir, je vous cède tous mes droits, je ne m'en réserve qu'un, celui de venir vous voir de temps en temps pour vous demander vos volontés et vous apporter ma signature.... Enfin je suis un véritable tuteur de comédie, et madame m'accuse encore d'être défiant, soupçonneux et despote.

MADAME D'HÉRANCY.

Non, mon ami, je vous regarde comme le meilleur des hommes et le modèle des tuteurs, mais je dis que souvent vous êtes de mauvaise humeur, que vous nous grondez, que vous avez l'air d'un jaloux....

M. DE SAUVRÉ.

Moi jaloux?... et de qui?... et pourquoi ?

ADRIENNE, *qui pendant toute cette scène s'est fréquemment approchée de la porte à gauche.*

Madame, Madame, j'ai entendu du bruit dans la chambre.

MADAME D'HÉRANCY.

C'est notre hôte qui s'est réveillé.

M. DE SAUVRÉ.

Qui s'est réveillé ! et qui donc?... est-ce qu'il y a un étranger dans la maison ?

MADAME D'HÉRANCY.

Oui, vraiment.... mais rassurez-vous.... un jeune homme.... vingt-huit.... à vingt-neuf ans....

AMÉLIE.

Comment, ma sœur, un jeune homme!

M. DE SAUVRÉ, *vivement*.

Un jeune homme chez vous!

ADRIENNE.

C'est sans doute celui qui hier au soir....

MADAME D'HÉRANCY.

Ah! tu savais aussi?

ADRIENNE.

Nous autres nous savons toujours, mais je n'en parlais pas de peur de contrarier Madame... parce que Madame sait bien comme moi que les chaises de poste brisées.... les voyageurs égarés, c'est comme cela que commencent toutes les aventures.... du moins toutes celles que j'ai lues....

MADAME D'HÉRANCY.

Oh! dans celle-ci il n'y a pas de mystère... car on est venu à grand bruit frapper à la porte du château pour demander du secours.

AMÉLIE.

Et moi qui n'ai rien entendu!

MADAME D'HÉRANCY.

Tu es bien heureuse... Je suis descendue pour donner des ordres et offrir l'hospitalité aux voyageurs; je n'en ai trouvé qu'un : une physionomie très douce.... très timide... mais, je crois, peu d'usage du monde... car à peine a-t-il pu balbutier une phrase d'excuse ou de remerciement... Je me suis nommée; je lui ai offert une chambre, un lit, un souper... Après de grandes cérémonies, il a fini par accepter, et on l'a conduit à cet appartement, où probablement il dort encore... Voilà notre histoire!

M. DE SAUVRÉ.

A la bonne heure, au moins! Ce n'est pas ce que je

croyais... et je vous dirai encore, comme de coutume :
vous avez bien fait !

MADAME D'HÉRANCY.

Vous pourriez supposer... nous qui vivons ici comme
dans un ermitage... qui ne recevons personne...

ADRIENNE, *qui a regardé par la porte du fond.*

Madame.... Madame, monsieur le colonel qui entre
dans la cour au grand galop.

M. DE SAUVRÉ.

Encore un... et un colonel !...

MADAME D'HÉRANCY.

Depuis quinze jours il est en garnison dans la ville
voisine...

ADRIENNE.

Et comme hier Madame avait sa migraine... c'est sans
doute pour savoir de ses nouvelles.

M. DE SAUVRÉ.

A merveille. Il paraît qu'il vient tous les jours... Si
c'est là cette solitude dont vous me parlez...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST.

RÉCITATIF.

Suivant de mes désirs la vive impatience,
Mon rapide coursier a franchi la distance,
Et près de vous j'arrive en un instant ;
Moi... c'est connu... je vais toujours comme le vent !

RONDO.

Courons, courons, tel est l'adage
De la jeunesse et du plaisir ;
La fortune est, dit-on, volage,
Pour la saisir il faut courir.

Pour nous dans les champs de bataille
 Quand le signal a retenti,
 Quand sous les feux de la mitraille
 A nos yeux s'offre l'ennemi...
 Entendez-vous chaque guerrier
 A l'instant même s'écrier :

Courons, courons, tel est l'adage
 De la valeur et du plaisir ;
 La victoire est, dit-on, volage,
 Pour la saisir il faut courir.

Mais la paix succède aux alarmes,
 Et bientôt au sein de Paris
 Mille plaisirs et mille charmes
 Frappent nos regards éblouis.
 Au même système fidèle,
 Chacun de nous se dit gaiement :
 Lorsque l'amitié nous appelle,
 Lorsque la beauté nous attend,

Courons, courons, tel est l'adage
 De la jeunesse et du plaisir ;
 On dit que l'amour est volage,
 Pour le saisir il faut courir.

MADAME D'HÉRANCY.

Monsieur vient peut-être aussi déjeuner avec nous ?

SAINT-ERNEST.

Mais, Madame...

MADAME D'HÉRANCY.

Je ne vous tiendrai pas compagnie, car je ne prends
 que mon chocolat. (*montrant M. de Sauvré.*) Mais
 voilà Monsieur qui vous fera les honneurs...

SAINT-ERNEST.

Je n'aurais pas osé prendre cette liberté. Je venais
 seulement... m'informer de votre santé... et vous rester
 à dîner.

M. DE SAUVRÉ.

Comment, colonel, vous qui n'osiez pas...

SAINT-ERNEST.

C'est bien différent, Monsieur, le dîner c'est sans

conséquence... c'est une affaire d'étiquette, de cérémonie... c'est un repas prié...

M. DE SAUVRÉ.

Pas toujours... à ce que je vois.

SAINT-ERNEST.

On dîne maintenant pour ses affaires, et on déjeûne pour son plaisir!... Le soir, on reçoit à sa table les personnes dont on a besoin... le matin, on y admet les gens que l'on aime... et c'est à ce titre que j'ai déjeûné avant de partir... Je me rends justice, Mesdames, et n'ai pas encore assez d'amour-propre pour aspirer aux honneurs de la tasse de chocolat...

M. DE SAUVRÉ, *bas à madame d'Hérancy.*

Quel est le nom de cet original-là?

MADAME D'HÉRANCY.

Le colonel Saint-Ernest. Vous devez le connaître ou en avoir entendu parler... C'est le neveu du général Valmont.

M. DE SAUVRÉ.

Le général Valmont!... mon plus ancien, mon meilleur ami!.. Nos guerres, nos dissensions civiles nous ont séparés pendant bien des années; mais nous nous aimions toujours... et il vous a quelquefois, peut-être, parlé du vicomte de Sauvré qui lui dut la vie dans la Vendée?

SAINT-ERNEST.

Comment, Monsieur, il ne jurait que par vous... et à votre franchise, à votre loyauté, j'aurais dû vous deviner... Monsieur de Sauvré! le tuteur de ces dames... propriétaire du château voisin... si je pouvais vous être bon à quelque chose... je vous prie de disposer de moi et de tout mon régiment!...

M. DE SAUVRÉ, *lui donnant une poignée de main.*

Ah! ça, j'espère que nous ferons une plus ample connaissance?..

SAINT-ERNEST.

Comment donc?... j'irai dès demain vous demander à dîner.

M. DE SAUVRÉ.

A dîner ! qu'est-ce que c'est que cela ? (*lui serrant la main.*) Ce sera, s'il vous plaît, à déjeuner !

SAINT-ERNEST.

Je vous entends et vous remercie.

M. DE SAUVRÉ.

Ah ! ça, mais dites-moi donc, colonel... j'ai entendu parler de vous... vous êtes un gaillard !!! Dernièrement encore, je causais avec votre oncle de vos exploits amoureux ; et il m'en a tant dit que j'étais curieux de vous connaître.

MADAME D'HÉRANCY.

Comment, Monsieur serait...

M. DE SAUVRÉ.

Un séducteur... oui, Madame... séducteur par état... et il exerce avec une supériorité qui lui fait le plus grand honneur. C'est le plus fort de Paris ! du moins en a-t-il la réputation.

SAINT-ERNEST.

Maudit homme !.. qui me perd... et impossible de lui faire comprendre...

M. DE SAUVRÉ.

Son oncle m'a raconté de lui des histoires incroyables... et des aventures qui seraient invraisemblables... même dans un roman anglais... et si je vous disais seulement...

MADAME D'HÉRANCY.

Il n'est point nécessaire, mon ami... J'ignorais la brillante réputation de Monsieur... Si nous avions su que ce fût un illustre... nous nous serions bien gardées de lui faire perdre des instans aussi précieux que les siens... dans une société qui ne peut ni comprendre ses talens, ni apprécier son mérite.

SAINT-ERNEST, *à part.*

C'est clair... me voilà congédié... (*haut.*) Je suis désolé, Madame, de ne point mériter des éloges aussi glorieux... mais, quelque flatteur, quelque utile même

que soit quelquefois le titre de conquérant et d'homme à bonnes fortunes... je ne veux point usurper plus longtemps des honneurs qui ne m'appartiennent point... je ne suis pas le héros en question...

M. DE SAUVRÉ.

Comment, Monsieur?... je vous répète que votre oncle....

SAINT-ERNEST.

Eh! mais, mon oncle!... mon oncle a plus d'un neveu... ainsi qu'il est facile de vous le prouver... et je conviens que j'ai un cousin assez mauvais sujet... qui mérite peut-être à quelques égards la brillante réputation dont vous parlez... mais du reste, je lui rends justice... un excellent garçon... un homme charmant que, malgré ses erreurs et ses travers, je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer... voilà la vérité!

M. DE SAUVRÉ.

Comment? celui qui s'est battu pour la comtesse de Luzy?...

SAINT-ERNEST.

C'est mon cousin.

M. DE SAUVRÉ.

Celui qui, au bal de l'opéra, a eucette aventure avec la femme d'un banquier?...

SAINT-ERNEST.

C'est mon cousin.

M. DE SAUVRÉ.

Oui... mais l'aventure la plus incroyable...

SAINT-ERNEST, *à part.*

Allons, il n'en finira pas!

M. DE SAUVRÉ

Celle que je préfère... moi, parce qu'elle est un peu gaillarde....

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, mon cher vicomte, il me semble qu'en voilà bien assez... et je ne vous conçois pas... (*à sa sœur.*) Ernestine, voyez si l'on nous sert le déjeuner...

ERNESTINE.

Oui, ma sœur, j'y vais... (*à St-Ernest.*) Certainement, Monsieur, je vous plains de tout mon cœur... car vous avez là un cousin qui fait bien du tort à la famille.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* ERNESTINE.

MADAME D'HÉRANCY.

En vérité, mon cher ami, vous oubliez qu'Ernestine était là. Vous avez aujourd'hui une fureur de conter...

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien! maintenant que nous n'avons plus ici de demoiselles...

ADRIENNE.

Comment, Monsieur, qu'est-ce que vous dites donc là?....

M. DE SAUVRÉ.

Au fait, Adrienne... je n'y pensais plus... eh bien! mon enfant, s'il est vrai, retire-toi... Je vous disais donc que c'était dans un château...

ADRIENNE (*à madame d'Hérancy, montrant la porte à gauche.*)

Silence, la porte s'ouvre...

MADAME D'HÉRANCY.

C'est notre hôte, qui, sans doute, vient nous faire ses remerciemens.

QUINQUE.

SAINT-ERNEST, *bas à M. de Sauvré.*
Quel est cet illustre inconnu?

M. DE SAUVRÉ, *de même.*

Pour moi je ne l'ai jamais vu;
Mais je sais que la nuit dernière
Il reçut l'hospitalité.

VALMONT, *sortant de la chambre et saluant madame d'Hérancy d'un air embarrassé.*

De votre accueil plein de bonté
Permettez... que... d'un cœur... sincère...
Je... (*Levant les yeux et apercevant Saint-Ernest.*)
Tiens!.. Saint-Ernest, mon cousin!

SAINT-ERNEST, *allant à lui.*

Comment, te voilà!..

M. DE SAUVRÉ, MADAME D'HÉRANCY ET ADRIENNE,
Son cousin!

VALMONT.

Oui, vraiment; et cousin-germain!
(*Bas à Saint-Ernest.*)

Tu sais combien je suis timide,
Aux complimens je n'entends rien,
Près de ces dames sois mon guide.

SAINT-ERNEST, *de même,*
Je m'en charge... tout ira bien.

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont.*
Du général Valmont, sans doute,
Vous êtes aussi le parent?

VALMONT, *toujours avec timidité.*
Oui... ce bon oncle... oui, vraiment!..
J'allais le voir... il a la goutte!

M. DE SAUVRÉ.
Il a donc beaucoup de neveux?

VALMONT.
Mais non, pas d'autres que nous deux;
Moi, Saint-Ernest, pas davantage.

M. DE SAUVRÉ.
J'entends; vous êtes le cousin
Dont ici Monsieur, ce matin,
Parlait avec tant d'avantage.

VALMONT, *montrant Saint-Ernest.*
Il daignait s'occuper de moi!
Ah! que de graces je lui doi!
MADAME D'HÉRANCY, *à Saint-Ernest, en montrant Valmont.*
Quoi! c'est lui-même?..

SAINT-ERNEST.

Eh oui! c'est lui!

M. DE SAUVRÉ.

C'est lui!..

MADAME D'HÉRANCY.

C'est lui!..

ADRIENNE.

C'est lui!..

TOUTES DEUX, *s'éloignant de Valmont avec effroi.*

Je frémi! je frémi!

ENSEMBLE.

ADRIENNE, M. DE SAUVRÉ.

VALMONT,

MAD. D'HÉRANCY.

à Saint-Ernest.

Comment! il est possible, J'aurais fait l'impossible Non, il est impossible
Voilà ce séducteur! Pour voir ce séducteur, D'avoir un meilleur cœur.
(à M. de Sauvré.)

Cet homme si terrible! Cet homme si terrible! Combien je suis sensible
(donnant une poignée de main à Valmont.)

Je tremble de frayeur.. Ah! pour moi quel bonheur! A cet accueil flatteur!

SAINT-ERNEST, *les regardant tous.*

L'aventure est risible!

Voilà ce séducteur,

Cet homme si terrible:

Je ris de leur frayeur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE.

AMÉLIE, *entrant en courant.*

Ma sœur, ma sœur, bonne nouvelle!

Et le déjeuner...

(Elle aperçoit Valmont et s'arrête stupéfaite.)

Ah! grands Dieux!

VALMONT, *de même.*

En croirai-je mes yeux?

MADAME D'HÉRANCY, *à Ernestine.*

Qu'avez-vous donc?

AMÉLIE, *bas à sa sœur.*

C'est lui.

VALMONT, *à part.*

C'est elle.

AMÉLIE, *à sa sœur.*

Celui dont nous parlions ici...

MADAME D'HÉRANCY.

Ce charmant jeune homme...

AMÉLIE.

C'est lui!

MADAME D'HÉRANCY.

Que tu vis dans un bal?..

AMÉLIE.

C'est lui!

MADAME D'HÉRANCY.

Et qui te plaisait tant?

AMÉLIE.

C'est lui!

M. DE SAUVRÉ, *le montrant à Saint-Ernest.*

C'est lui...

SAINT-ERNEST.

C'est lui...

MADAME D'HÉRANCY ET ERNESTINE.

C'est lui... c'est lui... je frémi.. je frémi!

ADRIENNE.

Voilà qu'il commence déjà.

ENSEMBLE.

ADRIENNE, M. DE SAUVRÉ.

VALMONT.

MAD. D'HÉRANCY.

à Saint-Ernest.

Comment! il est possible, J'aurais fait l'impossible
Voilà ce séducteur! Pour voir ce séducteur,

Non, il est impossible
D'avoir un meilleur cœur.

(à M. de Sauvré.)

Cet homme si terrible! Cet homme si terrible!

Combien je suis sensible

(donnant une poignée de main à Valmont.)

Je tremble... de frayeur.. Ah! pour moi quel bonheur! A cet accueil flatteur!

AMÉLIE, *bas à sa sœur.*

Oui, ma sœur... c'est ce jeune homme que j'ai vu à Paris au bal et sur qui vous deviez prendre des informations.

MADAME D'HÉRANCY.

Eh bien ! elles sont toutes prises et elles sont jolies !
(haut à Valmont.) J'ai donné des ordres, Monsieur,
 pour qu'on réparât promptement votre chaise de
 poste... et je me flatte que vous n'attendrez pas long-
 temps.

M. DE SAUVRÉ.

Eh ! mais, rien ne presse.... et nous pouvons bien,
 j'espère, garder pendant quelques heures le neveu de
 mon ancien ami.... Moi qui avais tant d'envie de le con-
 naître... Mais, qui, diable ! se douterait en le voyant....
 Allons, allons, nous causerons ensemble et vous m'en
 raconterez quelques-unes.... Voulez-vous, avant le dé-
 jeûner, faire une partie de billard ?

VALMONT.

Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas
 mieux.... c'est que je n'y joue pas.... et puis.... *(bas à*
Saint-Ernest.) Je voudrais bien te parler.

SAINT-ERNEST.

C'est la chose la plus aisée.... Je vous demanderai la
 permission de faire dans le parc un tour de promenade,
 mon cousin a quelque chose à me raconter....

VALMONT, *lui faisant signe.*

Ne dis donc pas cela tout haut.

MADAME D'HÉRANCY.

Du tout, Messieurs, c'est nous qui vous laissons...
 J'ai moi-même des ordres à donner.

M. DE SAUVRÉ.

D'ailleurs... à la campagne... liberté entière... pourvu
 qu'à onze heures, au premier coup de cloche, vous
 soyez dans la salle à manger.

SAINT-ERNEST.

Mon cousin sera exact... il n'a jamais manqué un
 rendez-vous.

(M. de Sauvré, madame d'Hérancy, Amélie et
Adrienne sortent par la porte du fond.)

SCENE VI.

VALMONT, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST.

Comment, mon cher Valmont, tu as une confiance à me faire?..

VALMONT.

Sans doute.. et je ne pouvais pas devant tout le monde.... Je ne connais rien de plus absurde et de plus nuisible que la timidité... c'est un métier de dupe.

SAINT-ERNEST.

Dans ce siècle-ci surtout où jamais défaut ne fut plus rare.

VALMONT.

De sorte que je suis seul de mon espèce; je suis comme un être perdu dans le monde civilisé; j'ai l'air d'un étranger qui n'entend pas la langue du pays! Les femmes se moquent de vous, les sots vous croient toujours en admiration devant leur mérite, et les gens d'esprit vous prennent pour une bête... je suis sûr qu'ici c'est déjà l'opinion qu'on a de moi.

SAINT-ERNEST.

Du tout... j'y ai mis bon ordre... Mais, ta confiance!... est-ce que tu serais amoureux?..

VALMONT.

Mais je crois bien qu'oui...

SAINT-ERNEST.

Il serait vrai!... (*à part.*) Et moi qui me reprochais déjà de l'avoir calomnié. (*haut.*) Eh bien! cousin, je suis enchanté de te savoir amoureux... (*à part.*) pour l'acquies de ma conscience.

VALMONT.

Que veux-tu? mon ami... je suis libre, garçon.... maître de ma fortune... le monde ne m'amuse pas et la solitude m'ennuie....

SAINT-ERNEST.

Il faut te marier.

VALMONT.

C'est mon seul désir. On m'avait proposé une jeune veuve dont l'âge, l'éducation, la fortune me convenaient à merveille... c'était madame d'Hérancy.

SAINT-ERNEST.

Il serait possible!... madame d'Hérancy!

VALMONT.

Elle-même... Mais, avant de lui en parler, un ami commun avait voulu nous faire trouver ensemble, et le lieu de l'entrevue était une société très nombreuse où l'on faisait de la musique et où cinquante personnes dansaient au piano, pour ne pas dire qu'on donnait un bal... Qu'est-ce que je vois? une femme charmante, entourée des jeunes gens les plus brillants... rien n'égalait sa grace, son amabilité, son esprit... à coup sûr cela t'aurait enhardi... eh bien! moi, cela m'a déconcerté... j'hésitais encore si je me ferais présenter à elle, lorsqu'on l'a engagée à chanter... c'était bien pis... une méthode exquise, une voix délicieuse... ce fut le coup de grace... je n'aurais pas pu lui adresser la parole, tant tout cela m'imposait... et j'allais me retirer... lorsqu'on appelle au piano une jeune personne que l'on me dit être sa sœur... elle s'avance en tremblant et chante!...

SAINT-ERNEST.

J'y suis... des accens célestes!...

VALMONT.

Ah! mon ami, elle chantait faux!... mais avec tant de grace et de timidité... Elle avait tellement l'air de compatir au malheur de ceux qui l'écoutaient... qu'elle me parut charmante!.. Et sa danse donc!... elle brouillait toutes les figures...et moi à qui cela arrive si souvent, je ne pouvais m'empêcher, par la conformité de nos situations, de m'intéresser à elle... Enfin, mon ami, nous causâmes toute la soirée; j'étais heureux, j'étais à mon aise et je fus aimable pour la première fois de ma

vie... Tu sens bien que le lendemain j'étais amoureux fou. Je me disais : voilà la femme qu'il me faut... je vais me présenter chez elle, je saurai si elle m'aime, et en cas de réponse affirmative... je décline mon nom à sa famille et je la demande en mariage.

SAINT-ERNEST.

Eh ! mais, tout cela était fort bien.

VALMONT.

Oui, mais il fallait l'exécuter... Si tu savais ce que c'est que de traverser le grand vestibule, de monter l'escalier... Croirais-tu qu'arrivé à la porte j'ai été dix minutes avant d'oser sonner ?

SAINT ERNEST.

Dix minutes !...

VALMONT.

J'avais donc sonné et on ne venait pas m'ouvrir...

SAINT-ERNEST.

Il fallait recommencer.

VALMONT.

Ah ! bien oui !.. j'étais si heureux qu'il n'y eût personne... que je suis bien vite redescendu... de peur qu'on ne se ravisât... parce que j'aimais bien mieux revenir une autre fois.

SAINT-ERNEST.

Eh bien ! cette autre fois l'as-tu vue ? car il n'y a pas de raison pour que ton histoire ne fasse pas douze volumes.

VALMONT.

Oui, mon ami, oui, j'y suis retourné (pas le lendemain), parce que le suisse qui m'avait vu se serait dit : ce monsieur-là vient donc tous les jours... Mais la semaine suivante je prends ma résolution... je franchis l'escalier et je sonne sur-le-champ, sans hésiter (je t'en donne ma parole d'honneur) ; seulement j'arrangeais un peu mes cheveux et m'a cravate pour gagner du temps. On ouvre, et qu'est-ce que j'apprends ?... qu'il y a six jours que ces dames sont parties pour leur terre où

elles passent la belle saison... Tu penses bien que de m'y présenter de moi-même, cela ne me serait jamais entré dans l'idée. Je me rendais à la ville voisine, chez mon oncle Valmont, qui connaît un peu ces dames... espérant qu'il irait, peut-être, passer quelques soirées chez elles... et qu'il m'y mènerait... ou bien qu'il les inviterait à dîner... ou enfin quelqu'autre moyen aussi romanesque... lorsque, hier au soir, par le plus grand des hasards, ma chaise se brise juste à la porte de ce château.

SAINT-ERNEST.

Comment, ce n'est pas un fait exprès?

VALMONT.

Du tout, mon ami. Comment peux-tu supposer?... Au contraire, quand j'ai su chez qui j'étais je voulais m'en aller.

SAINT-ERNEST.

Pourquoi donc?

VALMONT.

Pourquoi? parce que ce serait si hardi... et puis, juge de mon embarras : comment me déclarer?... j'aurais l'air d'un intrigant...

SAINT-ERNEST.

Au contraire, ces dames seront enchantées de ton adresse, et je t'engage à continuer.

VALMONT.

Oui; mais il faudrait savoir avant tout si je suis aimé... car, enfin, si je ne l'étais pas, cela m'épargnerait une déclaration et une demande en mariage.

SAINT-ERNEST.

Je conçois; c'est une économie que tu ne serais pas fâché de faire.

VALMONT.

Justement. Et si je pouvais, sans me compromettre, parler un instant en particulier à sa sœur, madame d'Hérancy... je saurais...

SAINT-ERNEST.

Oui... j'entends... un tête-à-tête... (*à part.*) Je le crois bien... voilà huit jours que j'en cherche un sans en trouver l'occasion.

VALMONT, *regardant dans le jardin.*

Tiens, mon ami... je crois que c'est elle-même qui vient de ce côté... si je lui parlais...

SAINT-ERNEST.

Non, il vaut mieux que ce soit moi... je te dirai pourquoi... Pendant ce temps profite de tes avantages... fais la cour au tuteur, à Ernestine... et, surtout, tâche de mettre la soubrette dans tes intérêts; c'est l'essentiel.

VALMONT.

Tu crois? mon ami... eh bien! j'y vais. (*s'en allant.*) Tu parleras pour moi, n'est-ce pas?

SAINT-ERNEST.

Va-t-en donc... je commence.

(*Valmont sort.*)

SCENE VII.

SAINT-ERNEST, MADAME D'HERANCY.

MADAME D'HÉRANCY.

Je vous avoue, colonel, que la visite de votre cousin me contrarie beaucoup, et que je m'en serais très bien passée; heureusement que dans quelques heures il nous aura quittés, et probablement pour toujours.

SAINT-ERNEST.

Pour toujours!.. c'est bien sévère; il faut que ce que vous a raconté monsieur de Sauvrié vous ait bien prévenue contre lui.

MADAME D'HÉRANCY.

Prévenue... ah! vous êtes bien bon; apprenez, Monsieur, qu'il n'y a rien au monde que je déteste plus que les hommes qui lui ressemblent.

SAINT-ERNEST.

Je plains alors mon cousin, car, je ne sais pourquoi, j'ai idée qu'il vous aime sérieusement et qu'il ne cherche que l'occasion de vous le dire.

MADAME D'HÉRANCY.

Je ne lui conseille pas de le tenter, car au premier mot j'abandonnerai la place.

SAINT-ERNEST.

Eh bien ! prenez-y garde, Madame, car il finira par se déclarer, je le connais, et peut-être même vous forcera-t-il à l'écouter.

MADAME D'HÉRANCY.

Par exemple, je serais curieuse de savoir comment il s'y prendra.

SAINT-ERNEST.

Je m'en vais vous le dire.

DUO.

D'abord en voyant tant de charmes
Il sera timide et tremblant.

MADAME D'HÉRANCY, *souriant*.

Vous croyez ?

SAINT-ERNEST.

Puis bannissant ses alarmes

Ses yeux vous diront tendrement :

De l'amour et de son empire

Jusqu'ici j'ai bravé les lois,

Mais je vous vois... je tremble, je soupire,

Et j'aime, hélas ! pour la première fois.

Oui, Madame, voilà

Mot pour mot ce qu'il vous dira.

MADAME D'HÉRANCY.

Vous le croyez ?

SAINT-ERNEST.

Oui... car voilà moi-même

Ce que je dis en vous voyant.

MADAME D'HÉRANCY.

O ciel ! quelle surprise extrême !

Vous, colonel !...

SAINT-ERNEST, *baissant les yeux.*
Eh! oui, vraiment.

ENSEMBLE.

SAINT-ERNEST, *à part.* MADAME D'HÉRANCY.
Tout va bien... redoublons d'audace, Combien cet aveu m'embarrasse!
Et j'espère toucher son cœur. Aurais-je donc touché son cœur?
O mon cousin! je te rends grâce, Que faire? et contre son audace
Sous ton nom je serai vainqueur; Dois-je ici m'armer de rigueur?
Oui, par toi je serai vainqueur!

MADAME D'HÉRANCY; *affectant un air gai.*

Vous voulez plaisanter, je pense?

SAINT-ERNEST.

Non pas, rien n'est plus sérieux;
Mais j'aurais gardé le silence,
Si je n'avais craint la présence
De ce cousin si dangereux.

MADAME D'HÉRANCY, *riant.*

C'est son arrivée en des lieux
Qui vous a donné du courage.

SAINT-ERNEST.

De mon amour vous faut-il quelque gage?

MADAME D'HÉRANCY.

Je n'en veux qu'un.

SAINT-ERNEST.

Parlez?... Je m'y soumetts.

MADAME D'HÉRANCY.

C'est de ne m'en parler jamais.

SAINT-ERNEST.

Jamais! jamais!... quelle rigueur extrême!
Mais à vous obéir je consacre mes jours!
En me taisant c'est dire, je vous aime...
Et je promets de me taire toujours!...

ENSEMBLE.

SAINT-ERNEST. MADAME D'HÉRANCY.

Tout va bien... redoublons d'audace, Combien cet aveu m'embarrasse!
Je commence à toucher son cœur! Je n'ose interroger mon cœur.
O mon cousin! je te rends grâce, Que faire? et contre son audace
Je vais te devoir le bonheur. Dois-je ici m'armer de rigueur?

SCENE VIII.

DES PRÉCÉDENS, ERNESTINE, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Ah! Madame, je vous le déclare bien... Dieux! quel mauvais sujet! et pourquoi faut-il qu'il soit entré ici?

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? et qu'a-t-il fait?

ADRIENNE.

Rien, Madame.

ERNESTINE.

Oh! rien... rien du tout, ma sœur!

MADAME D'HÉRANCY.

Mais alors, que vous a-t-il dit?

ADRIENNE.

Oh! il n'a rien dit; mais, pendant le déjeuner, il regardait mademoiselle d'un air...

ERNESTINE.

Oui, il baissait les yeux, et puis il rougissait; et puis, ma sœur, je ne peux pas vous dire... mais enfin, voilà que ça commence!... Si bien que j'en étais toute émue et toute tremblante.

ADRIENNE.

Et lui aussi... Et ce trouble qu'il affectait, ce verre qu'il a renversé, cette assiette qu'il a cassée... tout cela annonce une fameuse habitude...

SAINT-ERNEST.

Il est certain qu'il a des intentions; mais je vous en avais prévenues, ainsi c'est à vous de vous en défier.

ADRIENNE.

Ah! Monsieur, que nous sommes heureuses de vous avoir!

SAINT-ERNEST.

Sans doute, parce que, moi, je connais toutes ses

ruses, et je pourrai les déjouer, pourvu que nous nous entendions bien, et que nous soyons toujours d'accord. Ainsi, Madame, s'il se permettait un mot d'amour, je vous prie de m'en prévenir, de même que vous, Ernestine!... Sans faire de bruit, d'éclat, il faudrait me dire tout cela en particulier. Vous sentez bien qu'avec une jeune personne sans expérience, il jouera la crainte, l'embarras. Avec toi, Adrienne, il s'y prendra autrement; ce seront des manières plus gaies, plus cavalières...; oh! il te traitera sans façons, tu peux en être sûre. (*lui prenant le menton.*) Bonjour, mon ange; tu es gentille à croquer. (*à Madame d'Hérancy.*) Avec vous, Madame, c'est tout ce que la galanterie aura de plus tendre et de plus soumis; c'est un regard passionné qu'il vous adressera avec timidité, c'est une main charmante qu'il portera respectueusement à ses lèvres. (*Il lui baise la main.*)

MADAME D'HÉRANCY.

Eh bien! que faites-vous?

SAINT-ERNEST.

Je vous mets en garde, et je vous avertis du danger.

ADRIENNE, *qui a regardé vers le fond.*

C'est lui... je l'entends. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

MADAME D'HÉRANCY ET AMÉLIE, *s'enfuyant par la porte à droite.*

Ah, mon Dieu! je ne veux pas le voir.

SAINT-ERNEST, *les suivant et regardant venir Valmont.*

A merveille!... voilà une terreur, et surtout une confiance bien placée. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

VALMONT, *seul, entrant par le fond.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous?.. sortir ainsi de table l'un après l'autre, et me laisser tête-à-tête avec ce monsieur de Sauvré, qui, depuis une heure, me tient des discours auxquels je ne puis rien comprendre.. et impossible de trouver une seule phrase pour lui dire qu'il m'ennuyait... Et ce Saint-Ernest, qui, pendant ce temps, me laisse tout seul, qui n'arrive pas à mon secours; ce n'est pas d'un bon parent. Qui vient là?... c'est la soubrette que mon cousin m'a recommandé de mettre dans mes intérêts... J'ai envie d'essayer; d'autant plus qu'une femme de chambre... cela me paraît moins effrayant.

(*Il remonte le théâtre; Adrienne sort doucement de la porte à gauche et traverse le théâtre.*)

SCÈNE X.

VALMONT, *dans le fond*, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Il n'y est plus; je peux aller rejoindre ces dames.
Ah! mon Dieu! le voilà encore.

VALMONT, *qui a redescendu le théâtre et qui se trouve en scène avec elle.*

Mademoiselle... n'est-ce pas mademoiselle Adrienne qu'on vous appelle?

ADRIENNE.

Oui, Monsieur!...

VALMONT.

Je vous demande pardon de vous retenir un instant.

ADRIENNE.

Il m'arrête!... Et me trouver ainsi avec lui. (*regardant autour d'elle.*) Eh bien! qu'est-ce que vous voulez?

DUO.

VALMONT, *d'un air timide.*

Je veux...

ADRIENNE, *brusquement.*

Eh bien!

VALMONT, *de même.*

Vous dire...

ADRIENNE, *de même.*

Quoi?

VALMONT, *de même.*

Que je...

ADRIENNE, *de même.*

Après?

VALMONT.

Venais...

ADRIENNE.

Pourquoi?

VALMONT.

Ah! je n'achèverai jamais,
Si vous prenez cet air terrible!
On m'avait dit, et je croyais
Que vous seriez assez sensible...

ADRIENNE, *d'un air de fierté.*

Assez sensible!... on le prétend!

VALMONT.

Non, je voulais dire assez bonne!..

ADRIENNE.

D'un pareil soupçon je m'étonne!
Ah! vous croyez que je suis bonne!

VALMONT.

Non... je ne le crois plus, vraiment!
Mais je demande.

ADRIENNE.

Je le sais.

VALMONT.

Que vous daigniez...

ADRIENNE.

C'en est assez.

VALMONT.

Je me flattais...

ADRIENNE.

Vous aviez tort.

VALMONT.

Ne puis-je donc...

ADRIENNE.

C'est par trop fort!

VALMONT.

Entendez-moi...

ADRIENNE.

J'entends fort bien!

VALMONT.

Puis-je espérer?

ADRIENNE.

N'espérez rien!

VALMONT.

Souffrez...

ADRIENNE.

Non pas.

VALMONT.

Mais permettez...

ADRIENNE, *avec fierté.*

Jamais!...

VALMONT.

Ah j'y renonce désormais!

ENSEMBLE.

VALMONT.

C'est vraiment trop pénible ;
Pourquoi ce bruit terrible ?
De grace , apaisez-vous !
D'ou vient votre courroux ?

ADRIENNE.

Ah ! c'est vraiment terrible ,
Mais je suis insensible !
Il n'aura rien de nous !
Je brave son courroux.

VALMONT.

Il n'est donc avec ces gens-là
Qu'un moyen de se faire entendre !

(*lui donnant une bourse.*)

Tenez... j'espère que cela
Saura mieux me faire comprendre.

ADRIENNE, *avec dignité.*

Monsieur, pour qui me prenez-vous?

VALMONT.

Dieu! voilà qu'elle recommence.

ADRIENNE.

Monsieur, redoutez mon courroux!

VALMONT.

Est-ce donc une grande offense?
C'est aussi par trop de façons;
Allons, accepte!... et finissons!

ADRIENNE.

C'en est trop; je quitte la place,
La vertu m'en fait un devoir,
Et ma maîtresse va savoir...

VALMONT, *la retenant.*

Mais écoutez-moi donc, de grace.

ADRIENNE, *effrayée.*

Eh quoi! vous arrêtez mes pas!

VALMONT.

Ecoute-moi!

ADRIENNE.

Je ne veux pas.

(voulant sortir).

Elle saura...

VALMONT.

Tu n'iras pas!

ADRIENNE.

De ce pas à l'instant j'y cours.

VALMONT, *lui serrant fortement la main.*

Tu n'iras pas!

ADRIENNE, *saisissant de son autre main la sonnette
qui est sur la table.*

Au secours! au secours!

VALMONT, *lui imposant silence.*

Mais tais-toi donc!

ADRIENNE, *criant et sonnant plus fort.*

Au secours! au secours!

ENSEMBLE.

VALMONT.

Ah c'est par trop périble.
Dieux ! quel vacarme horrible !
Et d'où vient ce courroux ?
De grace, taisez-vous !

ADRIENNE, *sonnant toujours.*

Grands Dieux ! quel homme horrible,
Quelle scène terrible !
Au secours !... venez tous...
Ou bien c'est fait de nous.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAUVRÉ.

M. DE SAUVRÉ, *la serviette à la boutonnière.*

Eh bien ! Eh bien !... qu'est-ce que c'est donc ?... je
n'en ai pas achevé mon café.

ADRIENNE.

C'est Monsieur... qui tout à l'heure si vous n'étiez
pas arrivé...

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien !... c'est bien la peine de crier si haut !...
qu'est-ce que c'est donc, Adrienne, que des enfantil-
lages comme ceux-là ? et quand, par hasard, Valmont
s'aviserait de t'en conter...

ADRIENNE.

Ah bien oui !... si ce n'était que cela !

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien ! quand il aurait voulu t'embrasser...

VALMONT, *vivement.*

Mais, du tout, Monsieur ; comment, vous pourriez
croire...

M. DE SAUVRÉ.

Ah ! vous, ne parlez pas !... je sais que vous êtes un
gaillard..., c'est connu.

VALMONT.

Mais, Monsieur...

M. DE SAUVRÉ.

C'est plus fort que vous..., ainsi ce n'est pas de votre

faute... ; mais c'est à elle que j'en veux..., parce qu'elle m'a fait une frayeur... et qu'après déjeuner c'est dangereux. (à *Adrienne*.) Allons, va retrouver ta maîtresse, et que ça ne t'arrive plus... qu'est-ce que c'est donc que de s'habituer à crier comme cela?

SCÈNE XII.

M. DE SAUVRÉ, VALMONT.

VALMONT, *à part*.

Je crois qu'elle a perdu la tête!... mais le tuteur m'a l'air d'un galant homme; si je m'adressais à lui, si je lui demandais comment il faut m'y prendre pour me déclarer..... (*haut*.) Je suis désolé, Monsieur, de cette aventure; mais je puis vous attester....

M. DE SAUVRÉ.

Allons, allons... il faut que jeunesse se passe... avec *Adrienne*, d'ailleurs, c'est sans conséquence, et il n'y a pas grand mal... mais il y a ici une autre personne qui m'intéresse plus vivement... c'est madame d'Hérancy... promettez-moi de ne pas lui faire la cour et je serai tranquille.

VALMONT.

Comment, Monsieur? ..

M. DE SAUVRÉ.

Oui; cela vous étonne... c'est la vérité, et, malgré mon âge, je crois vraiment que j'en suis amoureux.... je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à elle, mais je vous le dis à vous, parce que vous êtes expert..., et que j'ai besoin, dans cette occasion, de vos conseils et de votre expérience.

VALMONT, *à part*.

Parbleu! si c'est à moi qu'il s'adresse!...

M. DE SAUVRÉ.

Depuis long-temps je veux me déclarer de vive voix,

mais dès qu'elle me regarde cela me trouble et me déconcerte.

VALMONT.

Oui, on ne sait plus où l'on en est, on perd la tête, et on finit par dire des bêtises.

M. DE SAUVRÉ.

Précisément... Dieu! comme il connaît tout cela... Alors j'ai résolu de lui écrire... et puisque vous êtes ici... je vous demanderai un service... qui vous coûtera bien peu... c'est de revoir ma lettre et de la corriger.

VALMONT.

Moi?

M. DE SAUVRÉ.

Oui... Je sais qu'il y a là-dessus des règles certaines, des principes connus!... Vous m'ajouterez seulement quelques mots, quelques effets de sentimens; parce que, pour le premier billet doux que je me permets, je ne suis pas fâché qu'il soit écrit à la mode... Allons donc, vous faites le modeste. Attendez-moi ici, je reviens dans l'instant. *(Il sort par la porte à droite.)*

SCENE XIII.

VALMONT, *seul.*

Il n'y a pas de doute, c'est une conspiration; ces gens-là ont tous juré de me faire perdre patience; mais puisqu'il parle de déclaration, c'est une bonne idée qu'il m'a donnée là; je m'en vais, pour en finir, en faire une moi-même à la jeune personne... Oui, morbleu!... *(s'arrêtant.)* Le difficile... est de trouver du courage, et surtout la première phrase... car... jusqu'à présent... dans le peu de fois que j'ai essayées, je n'ai jamais pu en venir à bout.

COUPLETS.

Auprès d'une femme jolie
 Si je veux peindre mes tourmens,
 Je parle d'abord de la pluie,
 Oui, de la pluie et du beau temps.
 Qu'il est terrible
 Pour un cœur
 D'être sensible
 Et d'avoir peur!

Deuxième.

Ensuite quand je veux lui dire
 Le mal que ses beaux yeux me font,
 Je balbutie et je soupire,
 Puis je regarde le plafond.
 Qu'il est terrible
 Pour un cœur
 D'être sensible
 Et d'avoir peur!

Ah! mon Dieu!... qui vient là?... C'est elle!... Non, grace au ciel!.. c'est madame d'Hérancy... Il vaut mieux m'adresser à elle... c'est bien plus aisé à la troisième personne... Je vais tout uniment lui demander la main de sa sœur, et je saurai à quoi m'en tenir. (*s'enhardissant.*) C'est cela... une déclaration les yeux fermés.

SCENE XIV.

VALMONT, MADAME D'HÉRANCY.

MADAME D'HÉRANCY.

On vient de m'apprendre, Monsieur, que votre chaise de poste était raccommodée.

VALMONT.

Comment, c'est fini? (*à part.*) Ah! mon Dieu! je ne pensais pas à cela.

MADAME D'HÉRANCY.

Je craindrais d'abuser de votre complaisance en vous retenant davantage. Vos momens sont précieux... et vous méditez sans doute d'autres conquêtes plus importantes que celle d'Adrienne.

VALMONT.

Comment, Madame, elle vous a dit...

MADAME D'HÉRANCY.

Ah ! elle m'a tout raconté... la déclaration... l'or... les menaces... enfin, les grands moyens; et il me semble, s'il m'est permis de donner mon avis, que vous les prodiguez un peu.

VALMONT.

Quoi! Madame, vous pourriez croire que c'est sérieusement?...

MADAME D'HÉRANCY.

Du tout, Monsieur, je n'en crois pas un mot: vous vouliez rire, et voilà tout.

VALMONT.

Mais non... je vous atteste que je n'avais pas la moindre intention; et la preuve, c'est que je désirais vous voir et vous parler... parce que j'aurais une confiance à vous faire.

MADAME D'HÉRANCY, *riant.*

Une confiance? à moi?

VALMONT.

Oui; c'est un secret que j'étais fort embarrassé de vous dire... et dont, je suis bien sûr... vous ne vous doutez pas.

MADAME D'HÉRANCY, *le regardant en riant.*

C'est ce qui vous trompe... et j'ai deviné d'avance ce que vous alliez me dire.

VALMONT.

Comment !... Il serait possible?...

MADAME D'HÉRANCY, *toujours le raillant.*

Oui, sans doute... il n'y a pas moyen de s'y mé-

prendre... cet air ému ; agité... ce trouble de rigueur!...
Vous allez me dire que vous êtes amoureux ?

VALMONT, *se jetant vivement à ses pieds.*

Oui, Madame, c'est la vérité ! je n'osais pas vous l'avouer ; mais enfin, puisque vous daignez m'encourager...

SCENE XV.

MADAME D'HÉRANCY, VALMONT, *toujours à ses genoux*, M. DE SAUVRÉ.

M. DE SAUVRÉ, *sortant du cabinet, sa lettre à la main, et apercevant Valmont.*

Eh bien ! qu'est-ce que je vois donc là ?

MADAME D'HÉRANCY.

M. de Valmont... qui me fait une déclaration !

M. DE SAUVRÉ.

Il serait vrai ?... Pendant qu'il m'en faisait composer une dans la chambre à côté !

MADAME D'HÉRANCY.

Comment ! Monsieur fait aussi des élèves ? C'est admirable !

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont, qui veut parler.*

Fi, Monsieur ! je vois que rien n'est sacré pour vous, pas même votre parole ; car vous m'aviez juré de respecter Madame.

VALMONT.

Mais, un instant, Monsieur, et daignez m'entendre : vous croyez que j'étais là à faire une déclaration ?...

M. DE SAUVRÉ.

Il me semble que cela en avait tous les caractères.

VALMONT.

Eh bien ! vous êtes dans l'erreur, et ce n'était qu'une déclaration indirecte.

M. DE SAUVRÉ.

Indirecte!... qu'est-ce que cela veut dire?

VALMONT.

Cela veut dire que ce n'était pas à Madame qu'elle était adressée; et, si j'étais à ses genoux, c'était pour la supplier de parler pour moi auprès de sa sœur.

MADAME D'HÉRANCY.

J'avoue que je ne m'attendais pas à celui-là!

M. DE SAUVRÉ.

Ni moi non plus; et, quelqu'éloge qu'on m'eût fait de vos talens, je ne vous aurais jamais supposé tant de ressource et tant de présence d'esprit.

VALMONT.

Comment, Monsieur, vous ne me croyez pas?

M. DE SAUVRÉ.

A d'autres, Monsieur, je ne m'y laisse pas reprendre deux fois.

VALMONT.

Mais je vous répète que je ne suis venu ici que pour Amélie, que je l'aime, que je l'adore!

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, sans doute, ce ne peut être autrement: c'est ce que vous disiez à Adrienne; c'est ce que vous me disiez à moi-même.

M. DE SAUVRÉ.

Enfin, Monsieur, calculez... depuis une heure trois femmes à la fois!... Il est vrai qu'il n'y en a pas d'autres dans le château.

VALMONT.

Quoi! je ne pourrai pas vous convaincre; je ne sais pas, dans mon désespoir, de quoi je ne serais pas capable!

MADAME D'HÉRANCY.

Je m'y attendais... quelques scènes de pistolets!

VALMONT.

Eh! non, Madame; mais vous croirez du moins à la

parole d'un homme d'honneur... et quand je vous atteste que je n'aime et que je n'ai jamais aimé qu'Amélie, votre pupille...

M. DE SAUVRÉ.

Parbleu! c'est trop fort! et je veux me donner le plaisir de le convaincre. (*apercevant Amélie.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE, ADRIENNE.

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Puisque vous l'aimez, Monsieur, puisque vous l'adorez, vous allez avoir la bonté de lui faire votre déclaration, ici, à l'instant même, (*on la voit.*) car elle vient de ce côté.

QUINTETTE.

VALMONT, *à part.*

Quel bonheur et quel embarras!

(*à Sauvré.*)

Quoi! vous permettez?

M. DE SAUVRÉ.

Oui, vous dis-je!

S'il le faut même... je l'exige!

(*à Adrienne et à Amélie.*)

Approchez-vous.

AMÉLIE.

Que me veut-on? hélas!

M. DE SAUVRÉ, *à madame d'Hérancy.*

Voyez déjà son trouble extrême.

VALMONT, *à M. de Sauvré.*

Comment, il faut à l'instant même...

M. DE SAUVRÉ.

Oui devant nous et sur-le-champ.

VALMONT, *à part.*

Se déclarer à l'improviste!
Je n'en répondrais pas même en me préparant.

M. DE SAUVRÉ.

Allons, Monsieur, allons, j'insiste

AMÉLIE ET ADRIENNE.

Qu'a-t-il donc? comme il est tremblant!

VALMONT, *s'approchant d'Amélie.*

Certainement... Mademoiselle...

La circonstance ou je me voi

Est étrange... autant que nouvelle,

Car on semble... exiger de moi

Ce que d'abord... et de moi-même...

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Du positif...

VALMONT.

Ce que d'abord,

Et comme une faveur extrême,

J'aurais imploré... de moi-même,

Oui... de moi-même... et sans effort...

(*il s'arrête et ne peut continuer.*)

ENSEMBLE.

VALMONT.

M. DE SAUVRÉ, ADRIENNE ET

MAD. D'HERANCY. AMÉLIE.

Ah! c'est vraiment trop difficile, Il se trouble, il reste immobile, Il se trouble, il reste immobile,
Rien n'égale mon embarras; Voyez d'ici son embarras: D'où provient donc son embarras?
J'ai beau faire, c'est inutile, Oui, cette épreuve est inutile, Mais est-ce donc si difficile?
Décidément je ne peux pas. Décidément il ne veut pas. Décidément il n'ose pas.

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont.*

Eh quoi! vous gardez le silence?

VALMONT, *à Amélie.*

Eh bien! si vous daignez d'avance

M'approuver, et si l'espérance...

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Entendez-vous... du positif!

VALMONT, *de même.*

J'entends bien.

(*à Amélie.*)

Et si l'espérance

De voir approuver le motif,

C'est-à-dire... ou plutôt... non pas que je balance...

Mais vous-même devez bien voir...
Que la crainte... et l'espoir.

ENSEMBLE.

VALMONT. M. DE SAUVRÉ, ADRIENNE ET
MAD. D'HÉRANCY. AMÉLIE.

Ah! c'est vraiment trop difficile, Il hésite... il reste immobile, Il se trouble, il reste immobile.
Rien n'égale mon embarras; Voyez d'ici son embarras: D'où provient donc son embarras?
J'ai beau faire, c'est inutile, Oui, cette épreuve est inutile, Mais est-ce donc si difficile?
Décidément... je ne peux pas. Décidément il ne veut pas. Décidément il n'ose pas.

M. DE SAUVRÉ, *prenant Valmont par la main et l'emmenant au bord du théâtre.*

J'en suis fâché, Monsieur, mais après l'outrage que vous venez de faire à la famille, vous allez avoir la bonté de vous battre avec moi ou de l'épouser.

VALMONT, *avec joie.*

Comment, Monsieur, vous voulez...

M. DE SAUVRÉ.

Oui, Monsieur, vous l'épouserez.

VALMONT, *vivement.*

Eh! Monsieur, voilà tout ce que je demande... c'est là mon seul espoir, mon seul vœu... (*apercevant Saint-Ernest qui se tient au fond du théâtre.*) et voici mon cousin qui va vous l'attester... Viens donc, mon ami, parle pour moi et dis à ces dames que je veux épouser Mademoiselle... positivement!

MADAME D'HÉRANCY.

Ah! vous le voulez enfin!

VALMONT.

Oui, Madame!

MADAME D'HÉRANCY.

Cela est fâcheux: car c'est moi, maintenant, qui ne le veux plus.

VALMONT.

Allons, encore un obstacle; il est dit que nous n'en sortirons pas. Mais au moins, Madame, on ne refuse pas les gens sans leur donner des raisons.

MADAME D'HÉRANCY.

La raison est que je dois veiller au bonheur de ma

sœur, et je ne permettrai jamais qu'elle épouse un séducteur et un mauvais sujet.

VALMONT.

Moi, un mauvais sujet ! vous n'avez donc pas été aux informations ; or je vous demanderai qui a pu vous dire...

M. DE SAUVRÉ.

Une personne dont vous ne récuserez point le témoignage.

MADAME D'HÉRANCY, *montrant Saint-Ernest.*

Votre cousin lui-même.

VALMONT, *douloureusement en se tournant vers Saint-Ernest.*

Et toi aussi, mon cousin ? oh ! bien, alors si on est trahi par ses parens...

SAINT-ERNEST.

Que veux-tu ? mon ami : lorsque dans une famille quelqu'un a une bonne réputation tout le monde s'en empare, et je voulais spéculer sur la tienne, mais jamais aux dépens de ton bonheur, et puisque les qualités sont connues, puisqu'il faut avouer la vérité...

MADAME D'HÉRANCY, *à Saint-Ernest.*

Comment, Monsieur, ce mauvais sujet ?

VALMONT.

C'est lui, Madame.

MADAME D'HÉRANCY.

Celui qui s'est battu pour la comtesse de Luzy ?

VALMONT.

C'est lui, Madame.

MADAME D'HÉRANCY.

Cette aventure au bal de l'Opéra ?

VALMONT.

C'est lui, c'est toujours lui.

MADAME D'HÉRANCY.

Et ici même vous me trompiez encore ?

SAINT-ERNEST.

Pour la dernière fois ; car depuis le jour où je vous ai vue je suis aussi sage, aussi timide, je dirais même aussi gauche que mon cousin... Et quand je reviens à la vertu, quand je reviens à vous, vous ne voudrez pas me décourager, vous vous laisserez fléchir ; nous vous en prions tous. (*montrant M. de Sauvré.*) Et voilà Monsieur, qui est un ami de mon oncle, un ami de la famille, qui daigne aussi s'intéresser à moi.

M. DE SAUVRÉ.

Du tout, Monsieur, (*montrant la lettre.*) car j'ai aussi des prétentions, et tout ce que je peux faire est de garder la neutralité... que Madame décide elle-même.

MADAME D'HÉRANCY.

Mon ami... , mon cher tuteur.. , j'ai besoin de toute votre amitié... , de toute votre raison... car je crains bien de faire une folie.

M. DE SAUVRÉ, *remettant la lettre dans sa poche.*

Une folie ! c'est fini ! (*à Saint-Ernest.*) C'est vous qu'on préfère !

MADAME D'HÉRANCY, *à M. de Sauvré.*

Vous allez me blâmer et m'en vouloir peut-être ?

M. DE SAUVRÉ.

Non, non !... c'était moi qui étais un insensé ; et dès que j'aurai eu le temps et l'esprit de réfléchir, je vous dirai encore comme à mon ordinaire : Vous avez bien fait ! (*montrant Saint-Ernest.*) Quant à lui, qu'il vous rende heureuse, et je sens que j'aurai aussi le courage de lui pardonner.

SAINT-ERNEST.

Oh ! je vous le jure ! une fois marié, je ne m'occuperai plus d'aucune autre femme que de la mienne ! plus

d'amour, plus de galanterie, pas la moindre petite déclaration !

VALMONT.

C'est comme moi!.. voilà la dernière... (*s'essuyant le front.*) cela donne trop de peine !

CHŒUR.

Oui, que l'amour nous guide,
Qu'il charme notre cœur,
L'amant le plus timide
Bientôt n'aura plus peur.

FIN.